

Un jour à Barcelone

CEDRIC FABRE

Considéré comme l'un des piliers de la nouvelle littérature espagnole, Francisco Casavella livre un roman étrange, dont l'onirisme flamboyant est seulement troublé par l'ombre bien réelle du franquisme.

Nous sommes en 1995 : le narrateur, Fernando Atienza, a été contacté par un citoyen puissant et mystérieux, Javier Trueta, qui lui demande de remonter le cours de sa mémoire et de rédiger un rapport sur un certain Neira, un homme d'affaires lié aux pouvoirs financiers les plus corrompus. Pour accomplir ce travail, Fernando est contraint de se replonger dans cette terrible journée du 15 août 1971, alors qu'il avait treize ans.

On n'en saura pas davantage sur ce Neira, et le prologue de ce roman pourrait n'être qu'un pétard mouillé. Néanmoins, une fois entré dans le récit de ce jour agité qui marqua à jamais le narrateur, le lecteur se trouvera ballotté et malmené, embarqué dans une extraordinaire quête, qui pourrait bien être celle d'une Espagne en fin de franquisme...

D'ailleurs, quelle est la véritable mission de Fernando ? « *La tâche consiste à démontrer que ce monde est douloureux, voire ingouvernable, mais qu'il n'est jamais sérieux* », observe-t-il. C'est donc sur ses pas qu'on va vivre ce « *jour du Watusi* », qui s'est ouvert sur un crime. Habitant d'un quartier pauvre, Fernando passe ses journées avec Pepito, un jeune Gitan boiteux qui joue les philosophes. Ils ont l'habitude de pêcher sur une digue effondrée mais, ce matin-là, leur partie est vite interrompue : on vient de retrouver, dans un moulin voisin, le corps de la jeune et belle Julia, fille du caïd Celso. Celui-ci crie vengeance, tandis que les deux adolescents vont s'engouffrer dans les bas-fonds de Barcelone pour protéger celui qu'on accuse du meurtre, le mystérieux Watusi. Ce dernier est une sorte de légende, une icône effrayante, qui serait aussi bon danseur qu'impitoyable tueur. Depuis peu, on annonce d'ailleurs son retour, et des « W » tapissent à nouveau les murs de la ville.

Pepito est le premier à vouloir croire au mythe du Watusi, quitte à l'enrichir d'histoires rocambolesques, et il entraîne Fernando dans une course qui tourne rapidement à la quête obsessionnelle et initiatique. Car aux deux adolescents, cette cavale enseignera l'art du refus et leur offrira la capacité enivrante de capter une image déformée du monde, image taillée à la mesure de leurs fantasmes et de leurs frustrations. Poursuivis par des bandes de voyous, ils s'enfoncent dans les ruelles du quartier maritime, avec, en tête, le refrain inquiétant de « la chanson du Watusi »... où Fernando découvrira à la fois la sexualité et la trahison. Car les jeunes gens cherchent le Watusi jusque dans des bordels où règnent des odeurs de mégots froids et d'al-

cool, où ils sont accueillis par d'énigmatiques mères maquernelles qui semblent dire qu'elles tiennent véritablement le destin des hommes de cette ville. Ce récit, écrit au fil d'une langue tonique et spontanée, riche de métaphores aussi habiles que colorées, ressemble à une balade hallucinée, qui pourrait être une inquiétante allégorie, soit celle d'une conscience collective traquant ses propres démons.

Francisco Casavella, *Les Jeux féroces*, traduit de l'espagnol par Claude Bleton, Actes Sud, 2005.